

AGRI-31-10-08
no44

50 ANS DE VULGARISATION

Les pionniers de la «vulg»

A force de parler de l'avenir de la vulgarisation, de ses projets, de ses pères spirituels, on oublierait presque d'évoquer ceux sans lesquels elle n'a aucune raison d'être: les paysans.

Qui étaient-ils, que faisaient-ils il y a cinquante ans et pourquoi ont-ils cru à la vulgarisation? Rencontre, à Thierrens (VD), avec deux de ses pionniers: Armand Forestier et Jean Hochstrasser.

En 1958, Armand Forestier vient de reprendre l'exploitation familiale à Thierrens et Jean Hochstrasser travaille, avec son père, sur une exploitation au-dessus de Moudon. Jeunes trentenaires, frais émoulus des écoles d'agriculture, ils croient à une vulgarisation portée par un certain Jean Vallat.

A l'époque, très peu d'agriculteurs bénéficient d'une formation agricole. Beaucoup s'interrogent: «Mais que veulent ou que peuvent bien nous apprendre ces ingénieurs?».

Le dialogue

Cinquante ans plus tard, le même Jean Vallat rappelle ce qui fut certainement la clé du succès de la vulgarisation: «La vulgarisation a commencé avec le dialogue. Il fallait savoir ce qui se faisait sur le domaine pour en parler avec l'exploitant et arriver à une solution, proposée si possible par l'exploitant et non par nous-mêmes, les ingénieurs». Alors,



Armand Forestier (à gauche) et Jean Hochstrasser.

pour dialoguer, échanger et trouver des solutions, les paysans se retrouvent dans des groupes régionaux qu'ils viennent de créer; ils organisent des séances durant lesquelles ils échangent et comparent leurs performances de production qu'ils ont notées dans un «carnet d'exploitation». A l'époque, les vaches produisent 3000 à 4000 kg de lait/an.

L'objectif d'alors est clair: produire plus. Ces échanges stimulent, éveillent la curiosité. On apprend, par exemple, qu'il existe des races bovines à l'étranger plus performantes que la Simmental.

Des groupes

Ces groupes répondent donc à un réel besoin et se développent rapidement. Les agriculteurs relèvent alors un défi important: trouver de l'argent pour financer ces activités de conseils. On connaît la suite: les pouvoirs publics, les organisations agricoles et les

paysans mettront la main à leur porte-monnaie pour assurer la base financière d'une vulgarisation active aux niveaux cantonal et national.

Armand Forestier a participé à la création du groupe de Thierrens dont il fut le responsable durant douze ans. A la tête d'une exploitation lait-grandes cultures, il abandonnera la production laitière pour se consacrer à l'engraissement de taureaux, puis aux vaches allaitantes dès 1985. Puis il remet son exploitation à son fils, Luc.

Il fut aussi commissaire professionnel et enseignant de branches générales pour l'apprentissage agricole à Grange-Verney.

Jean Hochstrasser participa à la création du groupe de Moudon. Il exploite un domaine agricole avec son père jusqu'à la dénonciation du bail à ferme en 1964. Il travaillera durant quatre ans au Service vaudois de vulgarisation com-

me conseiller en comptabilité. Alors directeur du Service romand de vulgarisation agricole (Agridea), Jean Vallat l'engage comme responsable des comptabilités agricoles. Poste qu'il assumera jusqu'à sa retraite en 1989.

Cinquante ans après, que retiennent-ils de cette aventure? L'agriculture a vécu une véritable révolution: pour s'adapter et saisir de nouvelles opportunités, il faut se former en permanence et développer un esprit curieux. La vulgarisation sert essentiellement à cela.

La qualité de vie est capitale: il faut savoir préserver du temps et des moyens pour sa famille et pour soi-même.

La vulgarisation fut une belle aventure; son développement a exigé beaucoup d'engagement, mais «on ne se dévoue jamais trop pour les autres», paroles de pionniers.

MICHELINE AUBRY,
AGRIDEA LAUSANNE